

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

# LE PORTRAIT DE MARIAGE

\*

De la même autrice chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Hamnet*

MAGGIE O'FARRELL

# LE PORTRAIT DE MARIAGE

Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Sarah Tardy

Volume 1



Titre original : *The Marriage Portrait*  
publié par Tinder Press, une marque de  
Headline Publishing Group, Londres.

Tous les personnages de cet ouvrage, à  
l'exception de certaines figures historiques,  
sont fictifs et toute ressemblance avec des  
personnes réelles, vivantes ou mortes, est  
purement fortuite.

© Maggie O'Farrell, 2022.

Tous droits réservés.

© Belfond, 2023,  
pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2023,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0693-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*Pour Mary-Anne et Victoria*

## **NOTE HISTORIQUE**

En 1560, âgée de quinze ans, Lucrèce de Médicis quitta Florence pour entamer sa vie maritale auprès d'Alfonso II d'Este, duc de Ferrare.

Moins d'un an plus tard, elle serait morte.

Une « fièvre putride » fut officiellement désignée comme cause de sa mort, mais la rumeur courut qu'elle avait été assassinée par son époux.

« Peinte sur le mur, voilà ma dernière  
duchesse,  
Ne la croirait-on pas vivante ? »

Robert BROWNING,  
« Ma dernière duchesse »

« Les dames [...] sans cesse contraintes  
de refermer en elles-mêmes leurs  
volontés et leurs désirs, esclaves des  
pères, des mères, des frères, des maris,  
qui la plupart du temps les retiennent  
prisonnières dans l'étroite enceinte  
de leur chambre, où elles demeurent  
oisives, sont livrées aux caprices de  
leur imagination, qui travaille ; mille  
pensées diverses les assiègent à la  
même heure... »

BOCCACE, *Le Décaméron*



## UN LIEU SAUVAGE ET SOLITAIRE

*La forteresse, région de Bondeno, 1561*

Lucrèce s'installe à la longue table de dîner, une table au plateau lisse et miroitant comme de l'eau, recouverte de plats, de coupes retournées, d'une couronne de sapin tressée. Son époux est assis, non à sa place habituelle, à l'extrémité opposée, mais à côté d'elle, assez près pour qu'elle puisse poser sa tête sur son épaule si l'envie lui prenait ; il déplie sa serviette, rajuste la position de son couteau, rapproche d'eux la chandelle quand vient à Lucrèce, avec une évidence soudaine – comme si un fragment de verre coloré, devant ses yeux, avait été placé ou peut-être retiré –, la certitude que son époux projette de la tuer.

Elle a seize ans, et une année entière ne s'est pas encore écoulée depuis qu'ils se sont mariés. Cette journée a presque été entièrement consacrée à leur voyage, car il fallait profiter du peu de lumière qu'offre la saison, quitter Ferrare à l'aube pour chevaucher jusqu'à ce lieu qu'il lui avait décrit comme un pavillon de chasse, tout au nord-ouest de la province.

Mais cela n'a rien d'un pavillon de chasse, aurait-elle voulu lui dire une fois à destination : un édifice en pierres sombres, aux murs élevés, bordé d'un côté par une dense forêt et de l'autre par les méandres sinueux du Pô. Elle aurait aimé pouvoir se retourner sur sa selle et lui demander, Pourquoi m'avez-vous emmenée ici ?

Elle n'a rien dit, cependant, a laissé sa jument le suivre le long du sentier, au milieu des arbres ruisselants, sur le pont arqué, dans la cour de cet étrange bâtiment fortifié, en forme d'étoile qui, déjà au moment de leur arrivée, lui avait semblé particulièrement vide.

Les chevaux ont été emmenés, Lucrèce a ôté son manteau et son chapeau détremvés, et son époux l'a regardée faire, debout, dos aux flammes qui brûlaient dans l'âtre, son époux qui à présent invite d'un geste les serviteurs de campagne rangés dans l'ombre de la salle à manger à s'avancer et à poser des mets dans leurs assiettes, trancher le pain, verser le vin dans leurs coupes, et reviennent alors brusquement à la mémoire de Lucrèce les mots de sa belle-sœur, soufflés d'une voix rauque à son oreille : Vous serez punie.

Ses doigts se crispent sur le bord de son assiette. La certitude selon laquelle il nourrit le projet de la voir mourir est comme une présence à côté d'elle, un oiseau de proie au plumage sombre posé sur le bras de sa chaise.

Voilà la raison de ce départ précipité pour ce lieu sauvage et solitaire. Il l'a emmenée ici, jusqu'à cette forteresse de pierre, pour la tuer.

La sidération la sort de son propre corps ; elle manque d'en éclater de rire : la voilà qui

flotte sous le plafond voûté, se voit elle-même et le voit lui, tous deux assis à table, enfournant dans leur bouche du bouillon et du pain salé. Elle voit la manière dont il se penche vers elle, pose ses doigts sur la peau nue de son poignet tout en lui murmurant quelques mots ; elle se regarde elle-même, acquiesçant, avalant sa bouchée, émettant un commentaire sur le périple qui les a menés ici et les paysages remarquables qu'ils ont traversés, comme si de rien n'était, comme s'il s'agissait d'un dîner on ne peut plus commun à l'issue duquel le couple se retirerait dans ses appartements.

En vérité, pense-t-elle, toujours là-haut, sous les pierres froides du plafond de la salle à manger perlant d'humidité, leur chevauchée depuis la cour fut morne, succession de champs désolés et gelés, et le ciel au-dessus des arbres nus était si bas qu'on l'aurait dit affaissé, exténué. Son époux donnait la cadence, un trot, des kilomètres et des kilomètres à rebondir sur la selle, à souffrir du dos, à subir le frottement de ses jambes dans

leurs bas trempés. Malgré ses gants fourrés de peau d'écureuil, le froid avait pétrifié ses doigts sur les rênes, et peu de temps après leur départ, la crinière de sa jument avait givré. Son époux chevauchait en tête, suivi par deux gardes. À mesure que la ville laissait place à la campagne, Lucrèce devenait habitée par l'envie d'éperonner sa monture, d'enfoncer ses talons dans ses flancs, de sentir ses sabots voler au-dessus des pierres et de la terre, de filer à toute vitesse à travers les plates étendues de la vallée, mais elle savait qu'il ne fallait pas, que sa place était derrière son époux ou à côté, s'il l'y invitait, mais jamais devant. Ainsi avaient-ils continué à trotter.

À table, près de l'homme qui, soupçonne-t-elle, va bientôt la tuer, elle regrette de ne pas l'avoir fait, de ne pas avoir lancé sa jument au grand galop. Elle regrette de ne pas avoir dépassé son époux en pouffant, exaltée par ce délicieux interdit, cheveux et manteau au vent, projetant derrière elle des giclées de boue. Elle regrette de ne pas avoir

dirigé les rênes vers les collines lointaines, de ne pas s'être fondue parmi les plis et les pics rocheux pour qu'il ne la retrouve jamais.

Il positionne ses coudes de part et d'autre de son assiette tout en lui racontant que ce pavillon – puisqu'il persiste à l'appeler ainsi – était l'endroit où son père l'emmenait chasser, enfant. Elle écoute un récit dans lequel il est question de flèches qu'on l'obligeait à décocher, encore et encore, pour toucher un arbre, jusqu'à ce que ses doigts saignent. Elle hoche la tête, répond lorsqu'il le faut par quelques murmures compatissants, même si elle brûle de le regarder dans les yeux et de lui dire : Je sais ce que vous préparez.

Serait-il surpris, décontenancé ? N'est-elle pour lui qu'une épouse naïve, innocente, tout juste sortie de sa chambre d'enfant ? Lucrece voit tout. Elle voit le soin, la précision avec laquelle son époux a élaboré son plan, en la séparant des autres, en s'assurant que ses domestiques resteraient à Ferrare, qu'elle serait seule, qu'il n'y aurait ici personne

appartenant au château, juste lui et elle, deux gardes postés dehors et une poignée de serviteurs de campagne pour s'occuper d'eux.

Comment compte-t-il s'y prendre ? Une part d'elle-même voudrait lui poser cette question. Un couteau dans un couloir sombre ? Ses mains autour de sa gorge ? Une chute de cheval qui passerait pour un accident ? Il ne fait aucun doute que chacune de ces idées a pu être nourrie par lui. Et mieux vaut réussir le passage à l'acte, aurait-elle envie de lui dire, car son père ne sera pas du genre à se montrer indulgent face à l'assassin de sa fille.

Elle pose sa coupe ; lève le menton ; tourne le regard vers son époux, Alfonso, duc de Ferrare, et se demande ce qui l'attend.